

Prologue

Il savait, avant d'entrer dans la maison ce jour-là, que quelque chose n'allait pas. On était en août. Le ciel pesait comme une enclume – gris, sombre, menaçant. L'après-midi touchait à sa fin, le soir n'était pas encore là. Le temps n'avait plus aucune signification.

L'air était figé, comme si le jour retenait son souffle par anticipation de ce qui allait se produire. Il régnait un silence de mort. Des éclairs déchiraient le ciel à l'ouest. Le tonnerre grondait, lointain roulement de tambour.

Dans son souvenir, il n'y aurait jamais aucune autre habitation autour de cette maison carrée en bardeaux à la peinture verte écaillée et à la véranda affaissée en son milieu, tel un sourire las sur la façade. Tout le reste s'effaça, glissa derrière les arbres, bascula derrière l'horizon. Il vit la bâtisse, la cour – envahie par les mauvaises herbes jaunies par manque de pluie. Il vit les arbres au loin, le long de la voie ferrée, leurs feuilles retournées par le vent.

Il n'y avait personne aux alentours. Pas de voiture dans la rue derrière lui. Pas de gamins lancés à toute vitesse sur leur vélo. Il n'y avait pas de chiens, pas d'oiseaux, pas d'écureuils ni de lapins. Il n'y avait aucun bruit, que le tonnerre, qui toujours se rapprochait.

Dans son souvenir, il n'avança pas vers la maison. Celle-ci vint à lui.

Bang !

Son cœur s'arrêta. Il eut un mouvement brusque de la tête vers la gauche.

— Vous feriez bien de vous réfugier au sous-sol ! La tornade arrive !

Le voisin, dont la pauvre baraque de style ranch venait de réapparaître péniblement au coin de son œil, était sous son porche, à l'arrière. Il avait des rouflaquettes façon Elvis, une énorme bedaine de buveur de bière et une caméra vidéo à la main. Il pointa du doigt vers l'ouest.

Une tempête arrivait.

L'air était électrique. Les couleurs plus vives, plus nettes. Comme une mise au point excessive. Il en avait mal aux yeux.

La maison lui sauta dessus. Il manqua la première marche et trébucha jusqu'à la véranda. Les gonds de la porte moustiquaire hurlèrent à l'ouverture ; il entra.

Boum !

L'éclair était si brillant qu'il parut emplir le séjour. Il appela. Personne ne répondit.

Dans son souvenir, ses pieds ne bougèrent absolument pas, mais il se retrouva soudain dans la salle à manger, puis la cuisine, enfin le salon au fond de la maison. La pièce petite, sombre, était revêtue de lambris bon marché. Les lourds rideaux usés n'étaient pas adaptés. Ils avaient été fabriqués pour une autre fenêtre, dans une autre maison, puis relégués suite à un changement de mode. La lumière s'infiltrait par les bords et au milieu, où les deux panneaux ne se joignaient pas complètement.

La télévision était allumée. Avis de tempête. À l'extérieur, il y eut une rafale de vent. Un éclair.

Il découvrit le premier corps.

Elle était avachie sur le canapé, calée telle une poupée géante, les yeux ouverts, comme si elle n'avait pas cessé de regarder la télévision. Une large bande de chatterton

recouvrait sa bouche et faisait le tour de sa tête. On lui avait grossièrement coupé les cheveux à l'aide de ciseaux ou d'un couteau. Du sang coagulé sillonnait son cuir chevelu. Ses vêtements avaient été taillés au centre puis écartés, dénudant son corps de la gorge à l'entrejambe.

L'orage approchait.

Boum !

On l'avait également tailladée le long de cette même ligne. À travers la peau, le muscle, l'os, comme un poisson qu'on évide. Puis on avait planté des marguerites à demi fanées dans sa poitrine.

De la bile remonta de son œsophage, mais sa gorge se ferma au même moment. La terreur enroula ses deux grosses mains osseuses autour de son cou et serra. Il recula en trébuchant, se retourna et heurta un lampadaire, fit un bond de côté et se prit les pieds dans un tabouret, tomba et se cogna la tête contre la table basse.

Boum ! Boum !

Pris de vertiges, affaibli, terrifié, il se remit debout tant bien que mal et sortit de la pièce. De sa gorge serrée parvint à sortir un étrange vagissement, comme celui d'un chien battu.

Il se précipita dans la cuisine, franchit en courant la porte de derrière. Il ne pouvait pas rester dans la maison, il devait en sortir au plus vite. Le monde avait pris une étrange teinte verdâtre. Un vrombissement approchait, approchait, comme un train de marchandises. Mais lorsqu'il regarda du côté des voies, il n'y avait pas de train, ou s'il y en avait eu un, il avait été tout entier avalé par l'énorme nuage noir en forme d'entonnoir qui avait touché terre et dévorait tout sur son passage.

Ce devait être un cauchemar. Rien de tout cela ne pouvait réellement se produire. Mais soudain il sentit des débris le frapper. Il fut bombardé d'éclats, de brisures, de terre. Il entoura sa tête de ses bras pour se protéger le visage. Le rugissement devint assourdissant.

La vieille porte de l'abri à tempêtes était ouverte, elle n'était plus fixée au cadre que par un unique gond à cause des assauts du vent. Il se jeta dans l'escalier en béton et s'attaqua à coups de pied à la porte qui menait à la cave proprement dite. Elle était vieille, pourrie par l'humidité, et se détacha du chambranle au troisième coup.

La cave était aussi froide et humide qu'une grotte, elle sentait le moisi. Il ne parvint pas à trouver d'interrupteur.

Au-dessus de lui, la vieille maison s'était mise à trembler. Il avait l'impression qu'elle se soulevait, que la tornade tentait de l'arracher à ses fondations.

La pluie s'abattit en déluge. Les claquements de fouet des éclairs. Le grondement du tonnerre. La cave était illuminée par des explosions de clarté blanche et crue. L'obscurité entre chacune d'elles était absolue.

Il se roula en boule sur le sol – frigorifié, mouillé, et malade en repensant à ce qu'il avait vu à l'étage, malade de l'odeur qui régnait dans la cave.

Il ne sut jamais combien de temps il resta là. Cela avait pu durer cinq minutes comme cinq heures. Le temps ne signifiait plus rien. Tout ce dont il se souviendrait après, c'était la prise de conscience naissante que tout était redevenu silencieux. Au point qu'il crut être devenu sourd.

Des éclairs sporadiques illuminaient toujours la nuit au loin derrière les fenêtres en hauteur de la cave, mais il n'entendait plus de tonnerre.

Lentement, il se leva du sol froid et mouillé. Une main parut frôler sa nuque et la sueur sur sa peau se glaça. Il sentit une petite tape dans son dos, comme un signal pour se retourner quand quelqu'un vous a réservé une surprise.

Un éclair éclata devant les fenêtres comme un flash, et l'image fut à jamais imprimée dans son cerveau. Un souvenir qui ne s'effacerait plus, dont l'impact, l'horreur, ne s'atténueraient jamais : les corps de deux enfants pendus aux poutres du plafond, leurs yeux sans vie le fixant sans le voir.

Quinze mois plus tard.

— Il a tué sauvagement une mère et deux enfants.

Chris Logan, procureur du comté d'Hennepin, était un homme de conviction et de passions. Deux traits de caractère qui faisaient merveille au tribunal face aux jurés, mais ne passaient pas toujours très bien dans le bureau des juges. Il était grand, large d'épaules, sportif, avec une épaisse tignasse noire d'Irlandais maintenant parsemée de gris. À quarante-cinq ans, Logan officiait depuis vingt années en cour d'assises. Il était étonnant que ses cheveux n'aient pas entièrement blanchi.

— Je vous demande pardon, intervint l'avocat de la défense dont le sarcasme venait miner l'expression choquée. Ai-je raté quelque chose ? Avons-nous soudain été transportés jusqu'au Moyen Âge ? Dans ce pays, l'accusé n'est-il pas présumé innocent jusqu'à preuve du contraire ?

Logan leva les yeux au ciel.

— Oh, je vous en prie, Scott, épargnez-nous votre cinéma. Nous sommes entre adultes. Nous nous connaissons tous. Nous savons tous que vous dites n'importe quoi. Vous pouvez nous faire grâce de la démonstration ?

— Monsieur Logan...

La juge Carey Moore posa sur lui un regard calme. Elle connaissait Chris Logan depuis qu'ils s'étaient tous deux

fait les dents en tant qu'avocats commis d'office – un métier qui ne convenait au tempérament ni de l'un ni de l'autre. Ils s'étaient empressés de passer au bureau du procureur du comté et, côte à côte, ils s'étaient fait un nom au tribunal, en poursuivant toutes sortes de crimes, du délit mineur au viol ou au meurtre.

Sur le second fauteuil face à son bureau était assis un autre rouage de la machine de l'assistance judiciaire. Kenny Scott avait choisi cette voie et n'en était jamais sorti, ce qui faisait de lui soit un saint luttant pour la justice au nom des personnes socialement désavantagées, soit un avocaillon pathétique incapable de sortir de l'anonymat pour monter son cabinet privé. Pour l'avoir vu à l'œuvre dans son tribunal à de nombreuses reprises, Carey privilégiait la deuxième explication.

Il lui jetait des regards dignes d'une souris dans une pièce pleine de chats. Il paraissait en nage, nerveux, prêt à s'enfuir, à détalé mentalement. C'était un homme petit aux costumes toujours mal taillés – aux épaules trop larges, manches trop longues – qui d'une certaine façon soulignaient l'impression qu'il était dépassé par son métier ou la vie en général.

Par hasard, il s'était retrouvé à défendre l'homme le plus haï de Minneapolis, voire de l'État tout entier : un marginal du nom de Karl Dahl, accusé des meurtres les plus atroces que Carey ait rencontrés dans sa carrière.

La scène de crime était si effroyable que l'un des agents en uniforme qui avaient répondu à l'appel initial avait eu une crise cardiaque qui l'avait par la suite contraint de prendre sa retraite. Le lieutenant chargé de l'homicide avait été si affecté par cette enquête qu'on avait fini par l'écarter du terrain pour le reléguer à un poste administratif, tant que durerait son suivi psychiatrique.

— Votre honneur, vous ne pouvez pas permettre à M. Logan de contourner les termes de la loi, dit Scott. Le

versement au dossier des antécédents judiciaires est irrecevable...

— À moins qu'ils n'établissent un type de comportement, mit en avant Logan d'une voix forte.

Il avait le regard farouche de l'aigle.

Kenny Scott semblait ne vouloir qu'une chose, foncer hors du bureau et prendre ses jambes à son cou, mais, à son honneur, il resta sur son siège.

— Les délits antérieurs de M. Dahl n'ont rien à voir avec cette affaire, dit-il. Intrusion ? Voilà qui ne fait pas de lui un délinquant violent, loin de là.

Logan lui jeta un regard noir.

— Que dites-vous de détention de pornographie à caractère pédophile ? Effraction ? Voyeurisme ? Outrage public à la pudeur ?

— Il n'a jamais tué personne avec sa queue, répliqua Scott.

— Il y a une escalade dans son comportement, argumenta Logan. C'est ainsi que fonctionnent ces pervers. Ils commencent petit, puis ils montent en puissance. D'abord ils se tripotent en regardant les petits gamins en sous-vêtements dans le catalogue JCPenney. Quand ça ne suffit plus, ils passent au voyeurisme, puis à l'exhibitionnisme. Ensuite, ils ont besoin du contact physique...

— Et ils passent directement d'exhib à éventreur ? dit Scott. C'est absurde.

Il se tourna vers Carey.

— Votre honneur, il n'y a rien de violent dans le casier de Karl Dahl. Les renseignements concernant ses condamnations précédentes lui seraient préjudiciables, ils pourraient être considérés comme des circonstances aggravantes. Le jury serait prêt à le condamner sur la base de la théorie de M. Logan, et non sur des preuves.

Logan énuméra ses arguments en comptant sur ses doigts :

— Nous avons ses empreintes sur la scène de crime. Nous avons une plainte déposée par une voisine pour voyeurisme. Nous savons qu’il connaissait les victimes, qu’il traînait dans le quartier. Il avait le collier de la victime en sa possession au moment de son arrestation...

— Il faisait des petits boulots, dit Scott. Il reconnaît avoir été présent chez les Haas le jour des meurtres. Mme Haas l’a payé trente-cinq dollars pour installer des tringles à rideaux. Il a volé un collier de pacotille. La belle affaire. Mise à part cette voisine, personne dans le quartier n’a eu à se plaindre de lui.

Logan roula exagérément des yeux.

— Tout le monde le trouvait bizarre, disait qu’il donnait la chair de poule...

— Ce n’est pas illégal...

— Heureusement pour toi, marmonna Logan.

Carey l’avertit à nouveau.

— Monsieur Logan...

Il lui adressa un regard familier sous ses épais sourcils noirs.

— Un témoin le place sur les lieux...

— Au moins cinq heures après que les meurtres ont été commis, souligna Scott.

— De retour pour contempler son œuvre, rétorqua Logan.

— Ça n’a aucun sens. Revenir aussi tard dans la journée, alors que tout le monde rentrait à la maison après le travail...

— Alors pour tuer le père et l’aîné...

— Tu l’as trouvée où, ta boule de cristal, Logan ? demanda Scott. On pourrait peut-être tous courir s’en acheter une. L’État pourrait même nous les avoir en gros et les distribuer à tous les services chargés de faire respecter la loi...

Carey haussa un sourcil réprobateur.

— Veuillez cesser vos sarcasmes, maître.

Logan se jeta à nouveau dans la bataille.

— C'est une claire exception à la règle, votre honneur. L'homme est un serial killer au tout début de sa carrière. Si nous ne l'arrêtons pas maintenant...

Carey leva une main pour empêcher tout nouvel argument. Elle avait tellement mal à la tête qu'elle lui semblait broyée à la meule. Depuis la faculté de droit et durant toutes ces années passées à grimper les échelons dans la hiérarchie, son but avait été d'être assise dans ce bureau, de porter la robe du magistrat, d'être juge.

À cet instant, elle regrettait surtout de ne pas avoir écouté sa grand-mère et affiné ses talents de secrétaire, censés compenser l'absence d'un mari convenable.

Statuer sur une affaire était une responsabilité qu'elle n'avait jamais prise à la légère. Parce qu'elle avait derrière elle une brillante carrière de procureur, on s'attendait à ce qu'elle ait un parti pris en faveur de l'accusation – elle avait durement travaillé pour dissiper cette impression.

En tant que procureur, sa mission avait consisté à rechercher vigoureusement la condamnation des accusés. En tant que juge, elle était de présider équitablement, de ne pas prendre parti, de maintenir la balance de la justice en équilibre pour que chaque verdict soit rendu sur l'unique base des faits et preuves recevables présentés.

Carey ne pouvait prendre position, quels que soient ses sentiments personnels. Dans cette affaire, elle avait du pain sur la planche. Deux enfants avaient été brutalisés, torturés, assassinés, pendus au plafond d'une cave humide.

Elle était mère. L'idée que quelqu'un puisse faire du mal à sa fille faisait naître en elle une émotion si forte qu'il n'y avait pas de mots pour la décrire. Elle avait vu les photos et la vidéo de la scène de crime. Les images la hantaient.

La mère de la famille au sein de laquelle avaient été placés ces enfants avait été violée, sodomisée, torturée, son

corps tranché de la gorge à l'entrejambe. Le médecin légiste avait déterminé que la femme était morte en premier, bien qu'il n'y ait aucun moyen de savoir ce qui avait pu se dérouler sous ses yeux avant sa mort. Elle avait peut-être été forcée à assister à des actes indicibles commis sur les enfants. Ceux-ci avaient peut-être été forcés à assister à des actes innommables commis sur elle. Dans un cas comme dans l'autre, un cauchemar venu du coin le plus obscur, le plus primitif, le plus terrifiant de l'esprit humain.

Mais, étant juge, Carey ne pouvait attribuer ces atrocités à l'accusé aujourd'hui jugé. Sa décision sur l'affaire en question ne pouvait être influencée par ses propres peurs ou dégoûts. Elle ne pouvait se permettre de s'inquiéter de la réaction des gens à son jugement. Un procès criminel n'était pas un concours de popularité.

En théorie, au moins.

Elle prit une inspiration, soupira, écrasée par le poids de l'affaire. Les avocats l'observaient. Kenny Scott semblait avoir l'air d'attendre qu'elle prononce une sentence le concernant. L'impatience de Logan était palpable. Il la fixait comme s'il croyait pouvoir influencer son esprit par la simple force de sa volonté.

Carey réprima l'écoeurement qui gagnait son estomac. *Avance. Qu'on en termine.*

— J'ai lu vos rapports, messieurs, dit-elle. Et je suis tout à fait consciente de l'impact qu'aura ma décision dans cette affaire. Je peux vous garantir que, ni l'un ni l'autre, vous ne voudriez être à ma place en ce moment.

Elle savait que Logan aurait eu son mot à dire là-dessus. Le parti pris était un mode de vie chez lui. « Le droit et la force » était sa devise. S'il croyait quelque chose, alors c'était comme ça – il n'y avait pas à discuter. Mais il tint sa langue, retint son souffle, prêt à bondir de sa chaise. Carey le regarda droit dans les yeux.

— Je ne vois ici aucune exception, dit-elle.

Logan ouvrit la bouche, sur le point de réfuter.

— Laissez-moi terminer, monsieur Logan, dit-elle.

Il était rouge de colère. Il fixa le mur.

— Les délits antérieurs de M. Dahl indiquent peut-être une certaine direction, suggérant une voie possible de comportement criminel, développa-t-elle. Cependant, il n'a aucun antécédent de violence, et ce tribunal ne peut prévoir ce que M. Dahl fera dans les mois ou les années à venir. De toute façon, nous n'avons pas le droit de condamner des gens pour des crimes qu'ils n'ont pas encore commis.

— Votre honneur, dit Logan, la voix blanche tant il réfrénait son besoin de hausser le ton. Les criminels violents se font avec le temps. Le casier de M. Dahl...

— ... est irrecevable, asséna Carey.

S'il avait été possible d'être arrêté pour des crimes non encore commis, Chris Logan aurait été emmené entre deux policiers. Son regard trahissait une fureur meurtrière.

Kenny Scott se retint à peine de bondir de son siège avant d'exécuter une danse de jubilation. Carey le dévisagea, et il s'affala sur son fauteuil en ravalant la joie de sa victoire. Il ne considérerait plus cela si positif quand la presse répandrait la nouvelle, songea Carey.

Les gens montraient généralement moins de répugnance vis-à-vis des avocats commis d'office que des procureurs célèbres. Ils étaient, après tout, des fonctionnaires trimant pour un maigre salaire, vouant leur vie à aider les malheureux. Mais, à l'instant où ce verdict serait rendu public, Kenny Scott deviendrait un ennemi de l'État. Défendre l'indigent était une chose. Faire acquitter un meurtrier, tout à fait une autre.

— Votre honneur, dit Scott, qui souhaitait battre le fer tant qu'il était encore chaud. Étant donné votre jugement, je ne vois pas comment l'accusation pourrait avoir suffisamment d'indices pour étayer la mise en examen...

Logan se leva de sa chaise.

Les yeux exorbités, Scott fixa l'homme qui se tenait au-dessus de lui d'un air menaçant.

— Je demande l'abandon des poursuites, débita-t-il aussi vite que possible, en essayant de sortir tous les mots de sa bouche avant que Logan ne puisse l'attraper par la gorge et serrer son larynx.

— Proposition rejetée, dit Carey avec calme, sans laisser transparaître sa tension intérieure. Asseyez-vous, monsieur Logan, ou je vous fais expulser.

Logan lui jeta un regard noir, la mettant au défi. Il ne reprit pas sa place, mais s'éloigna de Kenny Scott pour approcher du mur, les mains à la taille, les narines dilatées, tandis qu'il tentait de se contenir.

— Mais votre honneur, argumenta Scott. Le ministère public n'a aucune preuve matérielle liant mon client aux crimes. Aucune empreinte sur les armes du crime...

— Il les a nettoyées, grogna Logan.

— Aucune trace de sang sur ses vêtements...

— Et alors ? Il s'en est débarrassé.

— Pas d'ADN...

— Il a utilisé un préservatif...

— Même pas un poil...

— Ce type n'en a aucun, aboya Logan. Il se rase entièrement le corps pour ne laisser aucun poil derrière lui. Ça vous évoque quoi ?

— C'est une question d'hygiène, répliqua Scott. Ce gars est un vagabond. Il ne veut pas avoir de poux.

Logan lâcha un bruit grossier et leva les yeux au ciel.

Carey se tourna vers lui.

— Alors, monsieur Logan ? Qu'avez-vous contre M. Dahl ?

— Je suis censé étaler tout mon dossier devant *lui* ? demanda le procureur, incrédule.

— Avez-vous un dossier ?

— Il a des conjectures, des suppositions et des coïncidences, intervint Scott.

— J'ai un acte d'accusation du grand jury, dit Logan.

— Et la boîte à surprises, d'où vous la tenez ?

— Il est bon de savoir combien vous respectez notre système judiciaire, monsieur Scott, remarqua Carey sans humour.

Celui-ci bafouilla, voulut faire marche arrière pour essayer de camoufler son erreur. Carey leva la main pour prévenir sa tentative. Si seulement le sol pouvait s'ouvrir et engloutir Kenny Scott, Chris Logan et toute cette affaire cauchemardesque.

— L'acte d'accusation est valable, dit-elle. Un jury pourra décider si l'État a matière à reconnaître votre client coupable, maître.

Elle jeta à Logan un regard choisi. Elle savait qu'il le reconnaîtrait après leurs années passées ensemble du même côté du barreau.

— Et si vous n'avez pas matière, monsieur Logan... Dieu vous vienne en aide.

Elle se leva et leur indiqua la porte de la tête.

— Messieurs...

Kenny Scott quitta son siège d'un bond.

— Mais votre honneur, ne devrions-nous pas à nouveau envisager la mise en liberté sous caution ?

— Non.

— Mais mon client...

— ... devrait se réjouir de se trouver dans un bâtiment sous bonne garde qui le protège de la foule, dit-elle. En considérant le climat qui règne dans la communauté, la liberté sous caution n'est pas dans l'intérêt de votre client. Partez tant que vous avez la main, Scott.

Celui-ci opina du chef.

— Oui, m'dame.

— Ne m'appellez pas madame.

— Non, je vous prie de m'excuser, votre honneur. Je ne voulais pas vous manquer de respect.

— Maintenant partez, je vous en prie.

— Oui, m'd... Bien sûr.

Il leva les mains, comme pour concéder son imbécillité, puis s'y reprit à deux fois pour s'emparer de sa sacoche et manqua de trébucher en passant la porte.

Logan demeura encore un instant dans le bureau, sans dire un mot. Ce n'était pas nécessaire. Carey savait exactement ce qui se passait dans sa tête. Puis il lâcha un soupir et sortit d'un air décidé.

Droit sur la bouteille de whisky dans le tiroir de droite de son bureau.

— Bois-en un à ma santé, murmura Carey.